

**Zeitschrift:** Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

**Band:** 69 (2022)

**Heft:** 2

**Artikel:** Dialectique du pouvoir et de la violence selon Hannah Arendt

**Autor:** Elmoatassim, Charef

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1047483>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

CHAREF ELMOATASSIM

# Dialectique du pouvoir et de la violence selon Hannah Arendt

## INTRODUCTION

Les chercheurs qui se penchent aujourd'hui sur les textes de la philosophe Hannah Arendt se trouvent encore devant une riche production intellectuelle liée essentiellement aux grandes questions du nouveau siècle. Même s'ils ne veulent pas classer cette production dans la catégorie des écrits de la philosophie politique, ils se trouvent obligés de la réorganiser en fonction des dandinements de la politique et de l'histoire contemporaine. Depuis la publication de ses deux livres *De la révolution*<sup>1</sup> et *On violence*<sup>2</sup>, s'est construit un contexte théorique fondé sur la relation entre la politique et la violence dans le discours critique de Hannah Arendt. Ce contexte théorique s'est développé principalement dans ses textes critiques sur les révolutions française et américaine, soient dans les textes où elle utilise sa pensée pour souligner la distinction existante entre la violence et la politique dans les expériences politiques, confirmant l'aspect d'opposition réciproque entre le pouvoir politique et la violence, ou dans ses textes ultérieurs considérant la violence comme une forme d'action politique et comme une facette de la manifestation de la vie humaine et de l'histoire politique.

Nous élargissons notre perspective pour mettre en évidence cet aspect complexe des textes à travers lesquels Hannah Arendt construit sa propre manière de penser les dimensions des relations tendues entre la politique et la violence. Son discours se fonde sur sa trilogie textuelle qui représente l'originalité de sa pensée philosophique sur ce sujet. Cette trilogie comprend ses trois livres fondamentaux, à savoir : *De la révolution*, *On Violence*, puis *Qu'est-ce que la politique ?*<sup>3</sup> Son premier livre pose la question d'une violence associée aux débuts politiques au sens où Hannah Arendt évoque les événements des révolutions française et américaine, alors le deuxième aborde la question de la relation entre la violence et la politique dans le contexte d'une réflexion sur les luttes politiques étudiantes dans les années 1960. Ce qui est frappant dans ces deux angles d'analyse, c'est qu'ils reposent tous les deux sur l'essence d'un constat unanime : que les deux expériences politiques majeures du XX<sup>e</sup> siècle les plus tendues l'une par rapport à l'autre sont : les guerres et les révolutions.

<sup>1</sup> ARENDT, Hannah : *De la révolution*. Paris : Gallimard 1985.

<sup>2</sup> ARENDT, Hannah : *On violence*. New York : Harcourt, Brace & World 1970.

<sup>3</sup> ARENDT, Hannah : *Qu'est-ce que la politique*. Paris : Seuil 2001.

C'est peut-être la raison de la confusion entre la politique et la violence. Plus précisément, les horizons de leur pensée commune sont ces formes extrêmes qui témoignent, du point de vue d'Hannah Arendt, de la perte et de la disparition de la politique, à savoir : la guerre d'anéantissement et le totalitarisme. Selon Arendt, cette perte dûe au développement et à la domination bureaucratique. C'est ce qu'elle a tenté d'analyser dans ses travaux de recherche écrits entre 1956 et 1959, qui ont été rassemblés dans un livre inédit publié après sa mort sous un titre éminent : *Qu'est-ce que la politique ?*.

#### VIOLENCE, POLITIQUE ET POUVOIR

Si on observe l'ensemble de ces textes cités selon une lecture chronologique, on peut remarquer qu'il y a un écart entre eux, d'une manière qu'un texte précédent établit un texte postérieur en vertu de ce que Hannah Arendt voit comme une intersection de positions et un rapprochement de rives. Et c'est ce que nous constatons déjà à travers la forte capacité de l'auteure à transformer les idées en balises et en puissantes étincelles environnantes. Dans *On Violence*, le ton de l'appel à la distinction entre la politique et la violence s'estompe, alors que l'audace de la position décisive synonyme de séparation entre les deux sujets apparaît dans ses textes précédents. Nous avançons cela en pensant au rythme de l'écriture critique avec lequel Hannah Arendt a suivi les manifestations du mécanisme de la violence en politique en le considérant comme le dernier modèle possible de l'action politique. Nous entendons par là, l'image à travers laquelle la bureaucratie et la domination militaire peuvent apparaître comme le résultat d'une nécessité politique, ou comme une technique qui exerce le langage d'exclusion de tout facteur humain dans une autre phase, sachant que ce qui peut mettre fin à cette nécessité et restaurer le pouvoir aux humains, est la politique elle-même.

Autrement dit, comment la violence et la politique peuvent-elles être combinées en une seule construction ? Plus précisément, peut-on dire que la politique et la violence peuvent-elles coexister en une seule composante ? En posant ces questions, nous pensons que cette dialectique repose sur un large éventail de pertinences critiques en ce qui concerne la reconstruction du contenu des textes d'Arendt dans le cercle de la philosophie politique contemporaine.

Nous pensons aussi qu'il est indispensable pour les chercheurs qui essaient de comprendre la caractéristique de la double tension dans le rapport entre la politique et la violence, de donner plus d'importance à l'opposition existante entre le champ politique et la nécessité de la violence. Il s'agit d'une opposition entre des situations régies par l'autorité des êtres humains dans leurs communautés et les organisations dans lesquelles le facteur humain assume un rôle majeur, et d'autres situations dans les-

quelles les humains et leurs capacités sont exclus du travail jusqu'à l'impuissance dans laquelle le sillage des choses semble s'imposer comme une nécessité. Dans cette perspective, le politique se distingue en tant qu'espace d'activité et d'exercice du pouvoir, des modèles de domination qui se dispensent du travail des autres, diminuent le statut de leurs relations et leurs capacités à travailler pour faire place à l'applicabilité de la nécessité qui ne doit pas être interrompue par aucune action ou accident. Cela signifie que la violence est rejetée ou acceptée dans l'espace politique selon le point de vue de la nécessité ou de la part de celui qui l'obstrue.

Selon Valérie Gérard<sup>4</sup>, le rapport de la politique à la violence reste encore ambigu, dans la mesure où le rapport de la violence à la nécessité est lui-même fondamentalement ambivalent. Cette ambivalence se joue au niveau de l'ambiguïté de la violence comme forme de relation. En effet, Gérard pense qu'on peut considérer la violence comme une non-relation, destruction de toute relation, ou comme une relation – même si c'est une relation qui se dissimule et vise à détruire la relation, mais qu'il faut interpréter comme relation, comme lien politique contingent, et non comme nécessité, pour pouvoir la contrer<sup>5</sup>.

De même pour les chercheurs en philosophie politique, la violence peut être considérée comme une négation de la relation, c'est-à-dire une critique de toute relation et un instrument de sa destruction. Mais si on l'aborde sous l'angle d'une relation et non d'une nécessité, on peut l'interpréter comme une relation ou comme un cadre politique accidentel pour l'assiéger. Dans la première conception, on remarque l'exclusion de la violence de la politique et la disjonction de l'association politique, alors que la seconde s'ouvre sur une autre possibilité qui n'échappe pas à sa dimension politique au niveau des significations qui peuvent limiter les effets de la dépolitisation et l'encerclement de la naturalisation du système humain, créé par l'hégémonie antipolitique. Hannah Arendt dit à ce propos que :

Politiquement, il ne suffit pas de dire que le pouvoir et la violence ne sont pas la même chose. Le pouvoir et la violence sont en conflit : quand l'un règne avec un pouvoir absolu, l'autre est absent. La violence apparaît lorsque le pouvoir est menacé, mais si elle est laissée à son caractère, on aboutira à la disparition du pouvoir.<sup>6</sup>

Que désignent donc ces approches qui soulignent que la violence dans l'histoire de l'humanité n'est plus un sujet de conflit, en termes de contradiction et d'entrecroisement, notamment dans le champ politique. Plus préci-

<sup>4</sup> GÉRARD, Valérie : *Politique et violence selon Hannah Arendt : La violence antipolitique vs la politisation violente des rapports humains*, in : *Violences : Anthropologie, politique, philosophie*. Toulouse : EuroPhilosophie Éditions 2017. Voir le lien suivant :

<https://books.openedition.org/europhilosophie/234?lang=fr>

<sup>5</sup> Ibidem.

<sup>6</sup> ARENDT, Hannah : *On violence*, 50.

sément, savoir ce qui se cache derrière le premier pari déclaré dans l'œuvre d'Hannah Arendt<sup>7</sup>, à savoir les raisons argumentatives qui excluent la violence de la sphère politique, ou ce qui permet de multiplier le second pari qui détermine le rôle politique de la violence.

## DEUX CONCEPTIONS DE LA POLITIQUE ET DE LA VIOLENCE

Les formules critiques dans lesquelles s'organisent les conceptions politiques de Hannah Arendt prennent des formes de dialogue basées sur des connaissances historiques qui orientent ses positions théoriques sur le rapport du pouvoir à la violence. Ces formules tendent à examiner les méthodes de l'argumentation soutenant, au niveau conceptuel et théorique, les références de la pensée politique moderne dans sa justification argumentative la plus proche du jeu d'identification entre la violence et la politique. Dans ce contexte, le travail critique de Hannah Arendt découle d'une classification des références en précisant les grandes lignes de sa pensée à partir de deux conceptions :

D'une part, la perception instrumentiste de la politique qui fait de la violence un moyen d'atteindre des buts et des objectifs politiques. Selon Valérie Gérard<sup>8</sup>, il s'agit d'une perspective basée sur une tentative de penser le politique sur le modèle de la fabrication : des moyens sont agencés pour des buts, déduits même de ces buts. Dès lors que l'on pose ainsi la question politique, comme la définition de buts et la recherche des moyens qui permettent de les atteindre, l'initiative et le facteur humain n'ont plus de place. Gérard souligne que la violence est là pour réduire l'imprévisibilité liée à la capacité d'initiative des hommes. C'est dans le domaine militaire que s'exerce par excellence un tel mode de pensée. La question sera par exemple celle des armes à déployer pour soumettre l'adversaire. Arendt estime que : « Le pouvoir réside au cœur de chaque gouvernement, mais la violence ne réside pas dans cette essence. La violence est par sa nature un instrument, et comme tout moyen, a toujours besoin d'orienter et de justifier le but qu'elle cherche à atteindre. »<sup>9</sup>

Alors que la seconde conception, toujours selon Gérard, ramène la violence à la nécessité, justifiant la violence comme le moyen de faire advenir un cours des choses de toute façon nécessaire – c'est l'idée de la violence accoucheuse de l'histoire – ou comme l'expression de tendances naturelles. Les initiatives humaines sont exclues, dérisoires au regard de l'avènement de processus nécessaires, historiques ou vitaux<sup>10</sup>. Plus précisément, Hannah Arendt considère que cette conception se fonde sur une tentative de nor-

<sup>7</sup> GÉRARD, Valérie : *Politique et violence selon Hannah Arendt*, 31.

<sup>8</sup> GÉRARD, Valérie : *Politique et violence selon Hannah Arendt*.

<sup>9</sup> ARENDT, Hannah : *On violence*, 45.

<sup>10</sup> GÉRARD, Valérie : *Politique et violence selon Hannah Arendt*.



malisation du politique. Que cachent-elles donc ces méthodes argumentatives ? Par cette question, nous ne cherchons pas à juger les intentions d'Arendt, mais à souligner l'évocation constante de la nécessité de la politique de cette structure argumentative dans la déontologie de la pensée politique contemporaine, notamment sa reconnaissance du caractère instrumental et inhumain de la violence. Une approbation que la philosophe ne peut qu'exclure de la sphère politique, en tant qu'antithèse au pouvoir politique, c'est-à-dire comme une forme des représentations dans lesquelles toutes les relations possibles et toutes les interactions entre les êtres humains sont violées.

Nous ne voyons pas ici le besoin de nous rappeler que la question de cette contradiction ne nous concerne que dans la mesure où elle nous conscience critique des formes de mensonge et de déformation de la philosophie. Une conscience qui se présente comme le résultant d'une confusion sémantique dûe au problème de la distinction entre les concepts de la philosophie politique tels que : le pouvoir, la force, la capacité, l'autoritarisme et la violence.

#### LA NÉCESSITÉ D'UNE DISTINCTION ENTRE LE POUVOIR ET LA VIOLENCE

Entre le pouvoir et la violence, entre des concepts qui sont en conflit ou qui se recoupent avec la philosophie politique, les différences qualitatives sont nettes, affirmées par Hannah Arendt dans plus d'un contexte. Et peut-être même ces différences se sont étendues pour inclure l'ensemble des théories politiques abordées par la philosophie depuis Platon jusqu'aux temps modernes, y compris la philosophie politique contemporaine.

En d'autres termes, l'enjeu de la conception de Hannah Arendt sur ces différences sémantiques entre ces concepts, confirme sa volonté de ne pas réduire ces phénomènes politiques à des schèmes ou à des modèles qui ont une seule fonction : la fonction de dominance ou de contrôle. Hannah Arendt a beaucoup insisté sur ce point :

Il me semble triste que le niveau actuel de science politique dans notre pays ne permette pas à la science de la terminologie de faire la distinction entre des mots de base tels que « autorité », « capacité », « force », « contrôle » et enfin « violence ». Ils nous renvoient tous à des phénomènes différenciés et différents les uns des autres, et il leur est difficile d'exister si cette différenciation n'est pas présente.<sup>11</sup>

Dans ce sens, les différences soulignées par Hannah Arendt peuvent nous permettre de comprendre la relation entre le pouvoir et la violence. Le pouvoir signifie la capacité de l'homme non seulement d'agir, mais de coordonner l'action. Cela en fait une condition préalable pour que les actions

<sup>11</sup> ARENDT, Hannah : *On violence*, 38.

des individus aient des résultats ou provoquent des changements dans les choses. De cette manière, il a la propriété d'introduire des attitudes et des postures nouvelles et changeantes sans que son efficacité soit une condition pour transformer d'autres êtres humains en position d'impuissance ou de blocage de l'action. Cela signifie que le travail de l'autorité consiste à réaliser l'harmonie et la coalition entre les actions, et donc ce n'est pas une caractéristique individuelle, mais plutôt une caractéristique collective appartenant au groupe, et « reste présente tant que les membres du groupe continuent à vivre les uns avec les autres »<sup>12</sup>, C'est-à-dire dans un groupe non divisé.

Ainsi, le pouvoir peut être pensé en dehors de l'idée de contrôle, et donc cela n'implique aucune distinction entre le vainqueur ou le perdant, ni l'exercice de la coercition de l'un sur l'autre. Et quand « on dit d'une personne qu'elle est "au pouvoir", on indique en fait qu'elle a été forcée par un certain nombre de personnes à agir en leur nom »<sup>13</sup>. Alors que la violence, c'est une combinaison de moyens et de techniques que l'individu utilise pour subjuguier les autres et atteindre ses objectifs. Mais, elle « aura besoin d'une justification venant d'une autre partie qui ne peut jamais porter sur quelque chose de fondamental »<sup>14</sup>. Pour renforcer sa pensée, Hannah Arendt n'hésite pas à prendre les événements politiques contemporains comme un exemple, considérant l'événement de l'affrontement frontal entre les véhicules blindés russes et la résistance globale non violente manifestée par le peuple tchécoslovaque comme un cas classique de confrontation entre le pouvoir et la violence. C'est ce qui renforce l'affirmation d'Arendt selon laquelle la violence ne dépend pas des chiffres ou de l'opinion publique, mais des outils qui permettraient d'augmenter et de doubler la capacité humaine.

C'est pourquoi, écrit Hannah Arendt, « un contre tous » est la forme extrême de la violence, et « tous contre un » la forme extrême du pouvoir. De ce point de vue, le pouvoir d'un seul homme est toujours une violence, car c'est une monopolisation du pouvoir de la multitude<sup>15</sup>. Réciproquement, le pouvoir est intrinsèquement non-violent<sup>16</sup>, parce qu'il existe comme pouvoir lorsque des hommes coordonnent leurs actions, sans avoir besoin de se contraindre mutuellement<sup>17</sup>.

La violence est considérée comme illégitime puisque son utilisation est le signe d'un abus de pouvoir. Alors que tout pouvoir est par définition

<sup>12</sup> ARENDT, Hannah : *On violence*, 39.

<sup>13</sup> ARENDT, Hannah : *On violence*, 39.

<sup>14</sup> ARENDT, Hannah : *On violence*, 45.

<sup>15</sup> ARENDT, Hannah : *Essai sur la révolution*. Paris : Gallimard 1967, 221.

<sup>16</sup> ARENDT, Hannah : *Du mensonge à la violence*. Paris : Calmann-Lévy 1972, 157.

<sup>17</sup> GÉRARD, Valérie : *Politique et violence selon Hannah Arendt*.

légitime. Selon Gérard<sup>18</sup>, la question de sa légitimité ne se pose pas en fait, elle est manifeste. Hannah Arendt dit à ce propos :

le pouvoir est manifeste, mais il tire sa légitimité du fait initial du rassemblement plutôt que de l'action qui est susceptible de le suivre. Lorsque la légitimité est contestée, elle cherche à faire appel au passé, tandis que la justification se réfère à un objectif dont la réalisation se situe dans le futur. La violence peut être justifiable, mais elle ne sera jamais légitime.<sup>19</sup>

Ceci dit, il semble que la politique est incapable de constituer le pouvoir. Celui-ci est en effet fragile, d'une part, parce qu'il repose sur un appui et sur des liens contingents, sur le rassemblement et l'action de concert<sup>20</sup>, qui selon Arendt sont rares, et d'autre part, parce que la violence peut le détruire à tout moment. Pour la philosophe, le choix par exemple d'une résistance non-violente par Ghandi a fait apparaître ce qu'est un pouvoir à l'état pur, mais elle n'a eu du succès que parce qu'il n'y avait pas en face un adversaire prêt à tout pour l'emporter, comme le stalinisme ou le nazisme, au lieu de la Grande-Bretagne. Par conséquent, l'enjeu ici n'est pas suffisant pour dire politiquement que le pouvoir et la violence ne sont pas les deux faces d'une même pièce. Au contraire, ils sont en opposition totale, et la différence entre eux est évidente, car le pouvoir ne peut pas être à l'origine de son opposant, qui est la violence. La réflexion de Hannah Arendt sur ces paradoxes est un reflet qui réactualise les débats sur la violence à la lumière des guerres et des révolutions, comme le souligne la philosophe en disant que : « Le pouvoir peut toujours être détruit par la violence ; l'ordre le plus efficace est celui que vient appuyer le canon du fusil, qui impose l'obéissance immédiate la plus complète. Mais il ne peut jamais être la source du pouvoir ». <sup>21</sup>

Conjointement aux exemples empiriques cités précédemment, ces arguments montrent que, selon la propre pensée d'Arendt, la violence et le pouvoir sont souvent intimement liés. Selon la philosophe, il faut parfois prendre des mesures qui mettent en danger la paix et la stabilité, perturbent la solidarité et se font des ennemis des autres acteurs, une vérité que Hannah Arendt minimise par l'identification de la politique à une amitié non coercitive. Pourtant, elle pourrait encore insister sur la question de déployer de manière instrumentale des moyens violents lorsque des occasions tragiques surviennent, même s'il ne s'agit pas d'une caractéristique fondamentale du « politique » en tant que tel. Même s'il est parfois nécessaire, l'utilisation de moyens violents reste « antipolitique » dans la mesure où elle sape la solidarité, la base de toute politique. La violence est antipo-

<sup>18</sup> GÉRARD, Valérie : *Politique et violence selon Hannah Arendt*.

<sup>19</sup> ARENDT, Hannah : *Du mensonge à la violence*, trad. G. Durand. Paris : Calmann-Lévy 1972, 152-153.

<sup>20</sup> ARENDT, Hannah : *Du mensonge à la violence*, 157.

<sup>21</sup> ARENDT, Hannah : *Du mensonge à la violence*, 154.



litique car elle menace la solidarité qui se définit comme le fondement de l'existence politique. Bien qu'elle soit fondamentale, la solidarité n'est jamais le seul fondement de la politique, malgré les différentes définitions proposées par Arendt. En effet, l'imbrication intrinsèque de la violence et du pouvoir est impliquée par sa réponse à l'autorité charismatique wébérienne comme acte de constituer une république.

## CONCLUSION

La violence et le pouvoir sont inséparables du point de vue politique. Ce qui est remarquable dans la pensée d'Arendt, c'est sa critique de l'aspect instrumental de la violence qui menace l'harmonie des relations humaines et la solidarité des peuples. La violence est étroitement liée à la nécessité, ce qui fait de la révolte par exemple une réponse spontanée contre la domination violente inhumaine. Rien ne peut justifier le recours à la violence comme moyen de domination politique, car tout acte violent est considéré comme antipolitique. Hannah Arendt a insisté sur l'aspect de rupture entre la violence et la politique en considérant que la seule rupture réelle passe par la fondation d'un espace politique réel, qui ne peut reposer sur la violence. Ainsi, la seule institution du politique peut finir avec la succession de dominations et instaure un pouvoir. Arendt a insisté aussi sur les rapports ambivalents entre la politique et la violence en soulignant la dimension politique de la violence quand cette dernière ne se présente pas comme un moyen d'une domination.

## Résumé

*L'approche critique de Hannah Arendt à travers sa célèbre trilogie, De la révolution, On Violence et Qu'est-ce que la politique ? se focalise essentiellement sur la distinction entre la violence et la politique ou sur les dimensions de la relation tendue entre la politique et la violence. Cet article synthétise de manière générale les conceptions de Hannah Arendt sur les relations entre : la violence, le pouvoir, la nécessité et la politique, en tant qu'idées novatrices qui méritent d'être l'objet d'une étude critique dans le champ des études philosophiques politiques contemporaines, notamment pour leur singularité théorique et critique. L'élément central de l'argumentation d'Arendt est la distinction entre le pouvoir et la violence à travers les justifications instrumentales et les approches soulignant la « légitimité » de la violence ou sa valeur intrinsèque. L'œuvre arendtienne se présente donc comme une tentative de trouver dans l'histoire contemporaine les motifs ou les raisons susceptibles de justifier le recours à la violence dans l'action du pouvoir politique.*

*Abstract*

*Hannah Arendt's critical approach throughout her famous trilogy, On Revolution, On Violence and What is Politics? focuses essentially on the distinction between violence and politics, or on the dimensions of the tense relationship between politics and violence. This article synthesizes Hannah Arendt's conceptions of the relationship between violence, power, necessity and politics as innovative ideas that deserve to be critically examined in the field of contemporary political philosophy, notably for their theoretical and critical uniqueness. Central to Arendt's argumentation is the distinction between power and violence through instrumental justifications and approaches that stress the 'legitimacy' of violence or its intrinsic value. Arendt's work is thus presented as an attempt to find in contemporary history the motives or reasons that can justify the use of violence in the action of political power.*